

Valdo Barbey a créé des synthèses. Veut-il, par exemple, évoquer la vie intense, en pleine lumière chaude, d'une rue de village italien? La toile de fond nous montre un immense mur percé d'une porte et de petites fenêtres qui s'ouvrent à différentes hauteurs. Un mendiant aveugle, vêtu de gris, pince les cordes de sa guitare. Il s'assied devant la porte. Une femme l'accompagne, vêtue d'une robe orange sur laquelle croise un châle d'un ton vert. Un homme lui parle d'amour, enveloppé d'un grand manteau lie de vin. Ce groupe violemment contrasté s'encadre dans la porte verte.

Veut-il synthétiser une scène de la vie religieuse italienne, à la fois familière et mystique? Le décor représente l'intérieur d'une église. Au centre, un autel sombre dominé par un tableau pieux où l'on devine une Madone. Çà et là pointent des ors fanés. A droite et à gauche un pilier bleu sur lequel s'accrochent des rideaux rouges, d'un rouge vineux évoquant à la fois le sang et le mystère. Une femme prie. Un moine éteint les cierges, c'est la fin d'un office. Lorsque tous les cierges sont éteints, il met la dévote à la porte malgré ses signes de croix.

Le tableau le plus caractéristique est peut être celui qui nous montre l'antithèse de l'amour et de la mort. Une jeune fille prie, dans une chambre mortuaire. Le cercueil repose dans une alcôve sous un baldaquin noir rustique, entre des rideaux blancs. A l'opposé, une fenêtre s'ouvre sur un ciel bleu, d'une gaieté vibrante. Le son d'un instrument parvient distinctement. Un galant sous la fenêtre chante une chanson d'amour. De grosses pivoines rouges sont jetées dans la chambre. La porte s'ouvre et le galant paraît. Il s'élançait vers la jeune fille, mais elle lui montre le cercueil. Il s'arrête interdit et s'agenouille. Les sept décors forment autant de synthèses. Chacune ayant une valeur typique. Aucune n'arrête pourtant l'imagination sur un dessin précis, desséché. L'âme se dégage et flotte autour de chaque contour.

Ainsi l'imagination se donne libre cours dans chaque épisode, mais M. Valdo Barbey ne se laisse pas entièrement dominer par elle. Remarquons, chose curieuse, que le grief fait par certains à Malipiero ne porte pas sur l'interprétation de Valdo Barbey. On a dit que ses intentions de contrastes étaient beaucoup plus espagnoles qu'italiennes. Il y a un fond de vrai dans cette critique. Valdo Barbey, au contraire, s'est efforcé de garder autant que possible la couleur locale. A ce point de vue le décor du dernier acte qui évoque telle cité italienne, Sienne ou Urbino, Perouse ou Orvieto, est particulièrement réussi.

JEAN-GABRIEL LEMOINE.

/// LES IDÉES D'ALBÉRIC MAGNARD

Je viens de relire quelques lettres de lui retrouvées par hasard. Elles sont fort belles. Une âme hautaine et sensible, un peu à la Vigny, s'y découvre. Il avait une haute idée de son rôle d'artiste. « Je sens moins la vanité de mon art quand il contribue à apaiser de nobles douleurs », écrivait-il en mars 1913. Dans cette lettre, il me faisait part de l'évo-

lution de sa pensée philosophique depuis le temps de sa jeunesse. Il se comparait au « Guercœur du troisième acte qui croit encore en l'Humanité, mais qui sait trop que ça ne sera pas pour demain. » Il ajoutait :

« Je vous avoue que les expressions *art social*, art populaire n'ont plus grand sens pour moi aujourd'hui. Je conçois la beauté des fêtes publiques, mais sous notre ciel et avec nos moyens d'expression, la poésie et la musique de plein air ne peuvent être qu'un art sommaire et sans nuances, plus près de Peter Benoit que de Beethoven. »

Il n'avait pas d'admiration exclusive pour les classiques, comme on l'a prétendu. Sa culture musicale était très vaste. Il connaissait à fond les vieux maîtres et des réminiscences de leurs œuvres habitaient sa pensée. J'en trouve une preuve curieuse en une lettre du 11 décembre 1911 en laquelle il me parle de Lulli. « Le coquin ténébreux manque d'expression dramatique, mais il a beaucoup de grâce et de charme. Je connais bien son *Armide* pour l'avoir étudiée sur une partition du temps. L'air des jardins, la passacaglia chantée du ballet sont choses délicieuses. Çà et là, de beaux accents qui me sont restés. La première phrase de Bérénice :

Comme il tarde à venir...

vient certainement de la phrase de Renaud :

Armide, vous m'allez quitter

C'est la même montée et la même harmonie de seconde, le même retour à la dominante, le même ton, le même accent. Nous n'inventons rien et ne faisons que répéter ce qu'ont dit les ancêtres. »

Il est en effet curieux de comparer les deux phrases musicales dont la ressemblance est évidente :



H. PRUNIÈRES.

/// HENRI RABAUD.

M. Henri Rabaud vient d'être appelé à la Direction du Conservatoire, en remplacement de M. Gabriel Fauré. *Ses journaux.*

Le poète d'Assoucy, comparant en un sonnet le musicien Luigi Rossi à Orphée, qui soumettait les enfers à sa voix, terminait par ce trait flatteur :